

mais les raisons qui avaient fait s'éloigner Colette étaient toujours, et pour rien au monde, la fillette n'aurait voulu retomber à la charge de M^{me} Lebelois.

Elle aurait bien du chagrin du départ de ses sœurs et de son frère, mais elle était courageuse.

D'ailleurs, M^{me} Guézel avait changé envers elle, autant que pouvait le comporter son caractère. Et puis, il y avait les Désormeaux, les amis si bons, si affectueux, avec lesquels elle parlerait des absents. La fillette s'efforçait donc de se résigner, trouvant sa solution seule raisonnable.

— Dis donc, si on découvrait le trésor ! du coup, on emmènerait Colette, elle n'aurait plus rien à dire, avait murmuré Régis à Jacqueline.

Et cette pensée de reconquérir sa sœur augmentait l'ardeur du bon petit garçon.

Ce soir-là, au dîner, M. Désormeaux interrogea M. Bernier.

— Eh bien ! êtes-vous content de votre journée ? Et pensez-vous que l'affaire puisse marcher ?

— J'en suis presque sûr, répondit le sous-directeur, cependant les prétentions du vendeur me paraissent exagérées. Aussi, ne reverrais-je le notaire de Vannes qu'après mon voyage à Paris. Je veux causer avec le propriétaire.

— Pour essayer de l'attendrir ! fit M. Désormeaux en riant.

— Oh ! reprit M. Bernier, riant, lui aussi, je le fais par acquit de conscience, car, n'importe comment, je suis déterminé à accepter ses conditions.

Régis écoutait ces propos avec une extrême attention. Déjà une corrélation s'établissait dans son esprit.

M. Bernier continua :

— Oui, coûte que coûte, je pense qu'il faut acquérir cette pointe de Port-Jean.

Régis qui buvait, s'étrangla. Une grande émotion s'emparait de lui. Il n'y avait pas d'hésitation possible ! L'ingénieur allait acheter le terrain où se trouvait le trésor et il n'y avait pas à douter que ce fût dans l'intention de découvrir l'argent caché.

Car Régis se rappelait que M. Bernier était présent lorsque, le soir de l'incendie, M^{me} Lebelois avait sorti de la cachette le fameux plan du cousin Olivier, et l'enfant se souvenait aussi que l'ingénieur, prenant le papier, avait examiné de près le dessin qui le couvrait.

Il était donc bien facile de deviner le reste. M. Bernier avait retrouvé, sur les parois du roc, les signes tracés sur le feuillet.

Moins incrédule que les autres, il avait admis l'existence du trésor, et s'il achetait le terrain, c'était naturellement pour essayer de le découvrir.

Pour Régis, les faits se posaient ainsi inéluctables et précis. Un grand chagrin envahit l'enfant. Avec un tel adversaire, il ne pouvait l'emporter, et toutes les espérances qu'il avait écha-

vaient s'évanouissaient. Des larmes lui montèrent aux yeux et plus que jamais il détesta M. Bernier.

Par hasard, Jacqueline n'était pas là. Elle dînait chez M^{me} Guézel. Quant à Sabine, elle n'était plus depuis longtemps dans la confiance, cette affaire du trésor ne l'avait jamais intéressée.

Régis qui dormit mal et fit de mauvais rêves, avait donc dû attendre jusqu'au lendemain pour tout raconter à sa sœur aînée. Jacqueline, d'abord, protesta, mais devant les explications virulentes de Régis, elle admit bientôt, elle aussi, que l'ingénieur poursuivait le même but qu'eux. Et combien mieux armé !

Mais la fillette ne s'était pas laissé longtemps décourager et l'idée lui était venue d'écrire à M^e Lorin.

Puisque M. Bernier devait faire un voyage à Paris avant de rien conclure, on avait un peu de temps devant soi.

M. Lorin ne refuserait pas d'acquiescer le terrain. Si peu versée qu'elle fût dans les mœurs du notariat, Jacqueline savait pourtant que la vente et l'achat des propriétés regardent Messieurs les tabellions. Ceci rentrait donc dans les attributions de M^e Lorin.

D'ailleurs, Régis l'avait compris dans la conversation ; c'était un notaire de Vannes qui était chargé de vendre Fort-Jean, donc c'était tout simple ; ils s'entendraient entre confrères, et quand M. Bernier reviendrait, il serait bien attrapé de voir le souterrain et le trésor lui échapper.

Les enfants n'avaient pas vu d'autres difficultés à l'exécution de leur idée et s'étant informés auprès de Jean-Marie — qui le demanda lui-même — du nom du notaire de Vannes, ils avaient envoyé à M^e Lorin la lettre que l'on connaît.

Ils en attendaient impatiemment la réponse ; mais quelques jours s'écoulaient sans que rien arrivât.

Nos deux conspirateurs s'inquiétaient. Si M. Bernier revenait, tout serait perdu.

Un matin, au lieu d'une lettre de son vieil ami, Jacqueline en reçut une de son oncle. M. Rouvière lui annonçait qu'il

viendrait lui-même la chercher ainsi que les jumeaux, dans le courant de la semaine suivante. Il ne fixait pas le jour.

« Cela dépend de mes affaires, ajoutait-il, je télégraphierai à M. Désormeaux. »

Si contente que fût Jacqueline de revoir sa grand'mère et tous les siens, elle avait pourtant été navrée de cette nouvelle.

Avec si peu de temps encore, pouvaient-ils, Régis et elle, arriver à leurs desseins ?

Il aurait fallu tout au moins que l'affaire fût en route. Mais comment faire ?..

Se rendre maître du terrain, c'était la chose indispensable. Et cette réponse de M^e Lorin qui n'arrivait pas...

La moitié de la semaine se passa sans rien amener de nouveau.

(A suivre.)

CLAUDE SAINT-OGAN.



Il avait bien les dessins, dans le même ordre.

NOUS HABILLONS BLEUETTE

COSTUME D'ÉCOSSAIS

Après la Victoire, prochaine, espérons-le, il y aura certainement, dans toutes les villes de France, une fête des drapeaux. Les couleurs alliées se mêleront aux nôtres dans un serment de fraternelle fidélité à la paix universelle.

Ce jour-là, il sera courtois de présenter Bleuette à nos amis de l'Entente, vêtue d'un costume allié.

Commençons par l'Écossais ; il est fort pittoresque et pas trop difficile à faire.

Ce costume comprend : une veste garnie de pattes, un col droit, une manche plate et une patte d'épaule, une jupe plissée et une ceinture.

La veste. — Pour en simplifier la coupe, elle a été taillée d'une seule pièce ; le milieu du dos est droit fil et sans couture ; le milieu du devant croise légèrement pour pouvoir permettre le boutonné. Elle se met en forme par les coutures d'épaule A. B. A la taille se fixent cinq pattes semblables à celle dont nous vous donnons le patron. Ces pattes sont garnies de deux petits galons blancs.

Le col se taille en plein biais ; on obtient celui-ci en pliant l'étoffe en fichu de façon à ce que la lisière se trouve couchée le long de la largeur du tissu et sur le droit fil.

Le col se fixe à la veste aux lettres C. D. *La manche* se taille d'un seul morceau ; elle est complètement plate. Elle se ferme par la couture de saignée et se monte en mettant cette couture au point E de l'emmanchure.

La patte est un rectangle droit fil ; on biaise un peu le côté qui vient se poser sous le col.

La jupe est une bande droit fil de 62 cen-

timètres de long sur 9 cent. 1/2 de large ; 2 centimètres sont réservés pour la couture du milieu du dos.

Une fois fermée et ourlée, la jupe mesure 60 centimètres de tour et 8 centimètres de hauteur.

Faire vingt plis de 2 centimètres de profondeur ; l'espace entre chaque pli est de 4 centimètre. Regardez avec soin toutes les indications écrites par le dessinateur et suivez-les scrupuleusement.

Tous les plis vont dans le même sens. Une fois plissée, la jupe ne mesure plus que 20 centimètres de tour ; elle se monte sur la ceinture, qui est, ici, donnée à moitié, à partir du point H. En la montant, on rapproche légèrement les plis à la taille.

La ceinture est une bande droit fil et sans couture ; elle se fixe à la jupe au point H, la partie au delà de H reste libre, porte une boutonnière qui va s'attacher dans le dos.

